

De l'aile de la chauve-souris à l'aile d'avion. Esquisse d'une anthropologie du coronavirus

Le malade global

Maxime Derian

(Version initiale de l'auteur du 8 avril 2020 rendu disponible sur le blog de l'auteur le 25 juin 2020. L'article fut publié dans une version légèrement modifiée dans l'hebdomadaire *d'Lëtzebuurger Land* daté du 10 avril 2020.)

Le coronavirus a provoqué le confinement de la moitié de la population de la planète et bouscule drastiquement l'économie mondiale.

En termes anthropologiques, deux caractéristiques l'ont aidé à avoir cette diffusion si fulgurante. La menace n'était initialement ni suffisamment visible ni suffisamment effrayante pour être stoppée net par l'instauration immédiate de politiques sanitaires adéquates dans tous les pays à la fois.

D'une part, son délai d'incubation est très long (avec généralement deux semaines de décalage entre la contamination et l'apparition des symptômes). Son déclenchement à retardement induit que des individus infectés puissent aisément propager la maladie sans le savoir.

D'autre part, sa virulence extrêmement variable d'une personne à l'autre et difficilement prévisible. Sa dangerosité a initialement été souvent perçue comme relativement modérée. Cela a alimenté des discours dédramatisant (« ce n'est pas pire que la grippe »), synonymes de démobilisation inopportune de la part de bon nombre de gens. Cependant, en raison de sa totale nouveauté pour nos systèmes immunitaires, l'écrasante majorité des êtres humains est actuellement très facilement contaminable.

Virus trop discret

Une première caractéristique du coronavirus réside dans sa forte adéquation avec le fonctionnement juridique et technique du transport mondial de personnes tel qu'il existait au moment même de son apparition. Cette caractéristique d'effet à retardement est un des éléments qui a permis au virus de passer si facilement des ailes des chauves-souris aux ailes des avions, de franchir les frontières et ainsi de pouvoir contaminer tant de gens.

L'origine exacte du virus « SARS-CoV-2¹ », nom du pathogène provoquant la maladie humaine nommée « Covid-19² », demeure encore largement incertaine. Toutefois, de nombreux spécialistes en virologie estiment que ce coronavirus, affectant à présent les humains suite à différentes malencontreuses mutations, puisse provenir initialement de chauves-souris. Les chiroptères (les chauves-souris) ont ceci de particulier de vivre tout en étant des porteurs sains de

1 « Severe Acute Respiratory Syndrome CoronaVirus 2 »

2 « Coronavirus disease 2019 »

centaines de virus différents qui sont parfois par ailleurs extrêmement virulents pour les humains (ceux de la rage ou d’Ebola notamment...). Le fonctionnement du système immunitaire et la résistance particulière de ces animaux aux virus les plus dangereux demeure assez largement une énigme.

Optimisation virale

Un virus, pour parvenir à se transmettre de façon optimale, ne doit surtout pas tuer son hôte de manière fulgurante, car dans un tel cas il est condamné à très court terme à ne pas pouvoir se diffuser du tout. Chez les chauves-souris, les virus sont donc généralement optimisés pour permettre, au minimum, à l’animal de continuer à voler durant un certain temps et ainsi potentiellement contaminer ses congénères. Le coronavirus n’affaiblit donc pas trop vite son hôte. Cette action « à retardement » a rendu le SARS-CoV-2 vraiment redoutable pour nous les humains.

En fait, il s’avère que les chauves-souris ne sont pas les seuls mammifères volants. Les humains, à leur manière, sont également très forts pour cela. Il est vrai qu’ils trichent un peu, en ayant recours des outils très ingénieux et puissants. Les avions font que des humains circulent en permanence autour du globe d’un lieu à un autre, sur tous les continents. Ce nouveau coronavirus, en présentant un délai d’incubation aussi long (environ 2 semaines) s’est avéré terriblement efficace pour se répandre telle une traînée de poudre à travers le globe au moyen du tourisme et des nombreux motifs de voyages personnels et professionnels.

La seconde caractéristique du SARS-CoV-2 est sa paradoxale très forte compatibilité avec les propos échangés sur les réseaux sociaux numériques. Plutôt que de jouer un rôle de « système immunitaire d’information », qui aurait été salutaire, les réseaux sociaux et les médias se sont laissés initialement prendre au jeu de la minimisation du danger.

Le coronavirus ne présente pas une létalité aussi effrayante que celle du virus Ebola, par exemple (entre 25 et 90 % de risque de mourir). Sa ressemblance trompeuse avec la grippe (car il présente certains symptômes similaires mais n’agit pas du tout de la même manière sur le corps humain) et surtout ses effets fortement variables selon chaque personne ont généré un discours faussement rassurant qui a désamorcé bien des mécanismes de prise de conscience jusqu’à ce qu’il soit très tard, trop tard pour empêcher que l’épidémie ne devienne une pandémie.

Distanciation générationnelle

Même quand il a commencé à faire largement parler de lui en Asie, il a encore fallu au moins six semaines pour que l’Europe, les Amériques et l’Afrique ne se sentent véritablement menacées par le SARS-CoV-2.

Pour rappel, le vendredi 24 janvier (alors qu’il n’y a encore à ce moment que 25 morts officiels et 830 personnes officiellement contaminées), seize villes chinoises de taille importante sont mises en quarantaine. Cela représente tout de même déjà 46 millions de personnes (76 fois la population du Luxembourg) et pourtant la plupart des médias et des acteurs publics à ce moment présentent cette maladie comme lointaine et ayant une faible chance de sortir d’Asie. La prise de conscience a complètement varié d’un pays à l’autre.

Début mars, une grande partie de la France et du Luxembourg se sentait encore peu menacée par ce coronavirus alors même que le nord de l’Italie souffrait déjà d’une dissémination massive et exponentielle de celui-ci.

Il est triste de constater que le fait que la létalité du virus augmente avec l’âge a contribué à faire

baisser la garde des moins âgés d'entre nous, ceux-là qui ne se sont pas sentis suffisamment concernés et solidaires.

Manque de coordination

Les pays déjà touchés par l'épidémie de SRAS de 2003 ont été les plus prompts à se mobiliser dès la mi-janvier (Chine, Hong-Kong, Taïwan, Singapour, Vietnam) quand d'autres pays, comme le Royaume-Uni et les USA ont été parmi les derniers à réagir (*grosso modo* à la mi-mars).

Deux mois et demi après le tout début de la pandémie, on constate que Singapour et la Corée du sud, pourtant parmi les premiers touchés, ne comptent respectivement que 6 et 192 morts alors que le Royaume-Uni compte plus de 6 000 et les USA 11 000 (mardi soir) décès liés à cette maladie. Autrement dit, la stratégie de l'autruche de certains peuples se solde maintenant par une catastrophe sanitaire incontrôlable. Le Premier ministre britannique lui-même a fait l'amère expérience de son attentisme en matière sanitaire. Il prônait le laisser-aller des contaminations afin d'atteindre une « immunité collective » quand 70 % de la population dont il a la charge aurait été touchée par le Covid-19. C'était sans compter sur les milliers de contaminés et de décès qu'impliquait cette stratégie douteuse. Il ne sentait probablement personnellement pas menacé par la maladie alors même qu'il avait déclaré : « *many more families are going to lose loved ones before their time* », en le présentant comme une fatalité volontairement assumée.

Face à la menace diffuse de la pandémie, chaque société a réagi selon ses propres fondamentaux culturels. La mise en avant de l'aspect disciplinaire, voire autoritaire, de la gestion de la pandémie en Orient tranche significativement avec la phase de déni, suivi d'une longue période de négociation, voire de tergiversations improductives, observée en Occident. Au sein même du Commonwealth, par exemple, les réactions furent très hétérogènes. Les îles d'Australie et de Nouvelle-Zélande se sont barricadées très vite alors que l'île de Grande-Bretagne resta ouverte tant aux Européens qu'aux citoyens américains. En parallèle, une séquence de « chacun pour soi et Dieu pour tous » s'est rapidement mise en place, et ce, bien malheureusement, y compris, au sein de l'UE. Les querelles autour des approvisionnements en masques chirurgicaux, FFP2, FFP3 et en blouses de protection ou encore les tergiversations françaises (fort étranges vu d'Asie) à propos du port ou non de masque en sont un parfait exemple.

Globalement, face à la peur de la mort, un comportement atavique d'angoisse et de repli sur soi de nombreux peuples s'est brusquement réactualisé.

Le monde d'après

Je postule que la société dans son ensemble, à cause de la diffusion massive des outils digitaux est, en fait, en train d'opérer une mue historique sous nos propre yeux³.

C'était déjà en cours et la crise liée au coronavirus ne fait que l'accélérer. Les grands gagnants de cette redistribution des cartes sont sans conteste ceux qui permettent au monde de continuer actuellement à communiquer et donc bon gré mal gré à fonctionner. En effet, tant les GAFAM (Google Amazon Facebook Apple Microsoft) et les BATX (Baidu Alibaba Tencent Xiaomi) que les grands fabricants de matériel digital (Samsung, par exemple) et les acteurs du secteur digital ont rappelé encore davantage leur rôle déterminant au sein du monde d'aujourd'hui. L'essor

3 Maxime Derian, Les prothèses cognitives du corps humain, 2018

Maxime Derian, *Cognitive Prosthetics*, 2018

considérable des télécommunications, du télétravail, des téléconsultations, de l'*entertainment* en *streaming*, de l'administration en ligne renforce encore davantage le pouvoir de ceux que Jaron Lanier, (chercheur en informatique de Los Angeles et pionnier en matière de Réalité Virtuelle) nomme « les seigneurs du *cloud* ».

À présent, le monde entier a pris la mesure du défi qu'il doit affronter. Plus que jamais et cela est probablement ce qu'il ressort de plus positif de cette situation, le monde entier peut se sentir uni dans une lutte commune. Ce sentiment d'unité mondiale est précieux et probablement inédit. La mondialisation, qui depuis la situation de pandémie, n'est plus focalisée sur les échanges de biens et de capitaux pourrait contribuer à faire émerger un sentiment d'appartenance à une humanité globale, impliquant davantage de respect et d'humilité. Espérons que cette crise puisse nous inciter, tous, collectivement, à repenser certains traits fondamentaux de notre fonctionnement social. Espérons aussi que cela ne sera pas un feu de paille mais qu'au contraire, cela puisse alimenter l'éclat d'un nouveau Siècle des Lumières dont la planète a bien besoin. L'autre versant de ce qui peut advenir serait la mise en place d'une société à tendance autoritaire et liberticide, ce qui est une possibilité loin d'être improbable.

Cette pandémie est un brusque rappel de notre inclusion dans la nature. De notre condition « d'animal politique » pour reprendre Aristote, nous avons tendance à énormément survaloriser notre nature politique mais en niant excessivement notre part biologique intrinsèque, notre inclusion indispensable dans le reste de la biosphère.

Les écosystèmes que nous maltraitons tant sont pourtant notre berceau et notre écrin. Nous avons tendance à l'oublier. Il est d'ailleurs fort probable que ce sont des destructions d'habitats naturels de chauves-souris ou l'exécution de certains spécimens de chiroptères qui ont été l'élément déclencheur de toute cette pandémie. Le « jour d'après » sera celui du bilan. Espérons que tous ces malheurs et ces erreurs serviront de creuset pour une société meilleure, une économie plus juste, solidaire et écologique.

Menacée par l'homme, la chauve-souris le condamne à redéfinir son mode d'existence...
"Plus que jamais, le monde entier peut se sentir uni dans une lutte commune"

Maxime Derian est chercheur en anthropologie à l'Université du Luxembourg, au C²DH.
Il est spécialisé dans le digital, l'analyse des sociétés industrielles et les études comparatives entre l'Europe et l'Asie.